



## Mathias Delplanque

### Articles & interviews

-

#### Tohu Bohu (03/10)

Un Artiste prolifique, audacieux, et certainement téméraire, MATHIAS DELPLANQUE, non découragé par la frilosité des labels, vient tout simplement de créer le sien. Le bien nommé "Bruit clair" est sous-titré "Musiques électroniques et arts sonores" et débute sa prometteuse destinée avec trois sorties personnelles de son fondateur, révélant les infinis champs d'expérimentation et de création du musicien. Sous l'identité Lena, "Circonstances / variations 1-4" est une série de quatre approches différentes d'un titre de "Lost Wax" sorti chez Plush en 2008, fruit d'une collaboration avec Rob Mazurek, Charlie O, les Man, Black Sifichi, Steve Arguelles dans le fameux The Floating Roots Orchestra. Avec une grande liberté, Lena nous plonge ici dans de longues plages aux consonances dub, ciselées d'une multitude de détails électroniques qui en font une musique à la fois sombre et rassurante. S'abandonner ensuite à l'écoute de "Parcelles 1-10", c'est entrer dans un organisme vivant fait de pièces instrumentales entre folk, ambient, musique concrète. Enregistré en condition live, l'ordinateur y côtoie guitare, melodica, cithare et micro percussions. Ce premier volet d'une trilogie à suivre, illustre la règle d'or du label : se consacrer à toutes les formes électroniques composées et jouées en utilisant les machines comme de véritables instruments. L'esprit désormais vagabond nous conduit enfin à "Passeports", sublime assemblage de sons enregistrés lors d'escales à Nantes, Lille ou Dieppe. Étirées en longs drones aériens, ces matières premières capturées dans les gares, aéroports, parking, sont l'unique composante de ces longues nappes abstraites où le temps suspendu devient délicieusement oppressant. En CD, téléchargement et même vinyles, annonçant de très prochaines sorties avec d'autres artistes, ces trois premières auto-signatures ne délivrent encore qu'une facette de MATHIAS DELPLANQUE dont les collaborations et interventions artistiques protéiformes sont à suivre de près dans les mois qui viennent, à Nantes et ailleurs...

Cédric Huchet

-

#### The Offline People Blogspot (03/10)

"Le mot allemand « unheimlich » est manifestement l'opposé de « heimlich, heimisch, vertraut » (ternies signifiant intime, « de la maison », familier), et on pourrait en conclure que quelque chose est effrayant justement parce que pas connu, pas familier. Mais, bien entendu, n'est pas effrayant tout ce qui est nouveau, tout ce qui n'est pas familier ; le rapport ne saurait être inversé. Tout ce que l'on peut dire, c'est que ce qui est nouveau devient facilement effrayant et étrangement inquiétant ; telle chose nouvelle est effrayante, toutes ne le sont certes pas. Il faut, à la chose nouvelle et non familière, quelque chose en plus pour lui donner le caractère de l'inquiétante étrangeté."

Pour Mathias Delplanque, ce quelque chose en plus dont parle Freud, est sa musique. En travaillant la répétitivité, la texture, la spatialisation du son et les développements harmoniques superposés à

des prélèvements sonores effectués dans sa chambre ou dans son univers sonore immédiat, il met en exergue l'apparition de la musicalité, du fantastique dans le quotidien.

A travers Lena, un autre des ces projets musicaux sorti initialement dans la division Quatermass du label Sub Rosa, il revisite le dub. Il a entre autre collaboré avec Rob Mazurek, Moritz Von Oswald et Black Sifichi et il vient lancer son label : Bruit Clair.

Nous avons posé nos 20 questions habituelles à ce subjugueur de quotidien.

1. Votre 1er souvenir musical ?

Probablement un morceau de highlife ou de disco joué sur un haut-parleur défectueux en Afrique.

2. Le meilleur disque que l'on vous ait offert ? Le pire ?

Le plus beau: "F#a# Infinity" de Godspeed You Black Emperor en vinyl, pour la pièce de monnaie poncée par un train et glissée dans la pochette. Le pire, je ne trouve pas.

3. Le 1er disque que vous ayez perdu ?

Le premier je ne sais pas. Je me souviens d'un Curd Duca, qui me fait toujours défaut. Et d'un Silver Apples qu'on ma subtilisé lors d'une soirée...

4. Votre nom de groupe de musique imaginaire ?

Mathias Delplanque

5. A quel moment aimez-vous faire de la musique ?

Dès que je peux, quel que soit le moment.

6. A quoi ressemblera la musique dans 50 ans ? dans 5000 ans ?

A quoi ressemble "la musique" aujourd'hui ?... "La musique" n'existe pas, c'est un terme beaucoup trop générique qui recouvre des pratiques bien trop diverses - et qui ne vont aller qu'en se diversifiant.

7. Quel album ignoré ouvrira un nouveau genre musical ?

C'est une question pour les journalistes ça...

8. Quel album n'aurait jamais dû exister ?

En parler contribuerait encore à le faire exister.

9. L'album idéal pour l'apéro ?

Je n'aime pas l'instrumentalisation de la musique.

10. Votre featuring rêvé ?

Sensational.

11. Le disque dont vous avez peur ?

Spectre + Sensational.

12. Le disque que vous aimeriez écouter ?

Les 4 volumes de la série "Disintegration Loops" de William Basinski

13. Le film qui vous a donné envie de faire la musique ?

Les films de JF Stévenin, Andrei Rublev de Tarkovski, Death Proof de Tarentino, Badlands de T. Mallick.

14. Le morceau méconnu que tout le monde devrait connaître ?

“J’étais au procès” de Black So Man.

15. L’album ou l’artiste que vous n’aimeriez pas être ?

Sébastien Roux.

16. La reprise que vous aimeriez faire ?

“Clap hands” de Tom Waits.

17. Le mashup que vous aimeriez faire ?

DJ Rupture vs Rhythm & Sound vs Metro Area vs Detroit Grand Pubahs. Ha mais non je l’ai déjà fait celui-là...

18. Le texte que vous aimeriez mettre en musique ?

Le journal de Pontormo.

19. Avez vous déjà eu des hallucinations auditives ?

Quand il se passe quelque chose en musique, j’ai toujours le sentiment d’une hallucination auditive.

-

### **Tohu Bohu (11/08)**

Lena, envoyé spatial.

Discret et talentueux. Deux adjectifs qu’on aimerait utiliser plus souvent pour qualifier les artistes des grosses maisons de disque. Deux adjectifs qui collent en tout cas à la peau de Mathias Delplanque aka Lena. Le Nantais sort un nouvel album exigeant, “Lost Wax”, qui donnera encore du fil à retordre aux amoureux de l’étiquette musicale péremptoire.

- Tes premiers disques sous le nom de Lena était plutôt à ranger dans le bac electro-dub. C’est moins clair aujourd’hui. Tu voulais te détacher de cette étiquette?

L’association de basses profondes et de tempi lents est une des fondations de mon travail, non seulement celui que je fais sous le nom de Lena, mais également celui que je fais sous mon nom, les paysages sonores, les installations etc... Elle me permet de créer un terrain favorable à de multiples recherches sonores liées à la répétitivité, la texture, la spécialisation du son, les développements harmoniques etc...

Le dub n’est pour moi qu’une manifestation de cette approche (il en existe d’autres). Je ne l’ai jamais abordé comme un repertoire de formes fixes, comme une “tradition” que je souhaiterais prolonger ou respecter (d’où la revendication d’un orchestre aux “racines flottantes”). En un mot, le dub n’a jamais été une fin en soi pour moi, plutôt une sorte de passerelle.

- Tu sors des disques sous différents pseudos. Pourtant tu avoues toi-même que tous tes projets sont plus ou moins liés. Pourquoi avoir recours à cette multiplication de noms alors?

Il y a plusieurs raisons à cela. Mais ce qui m’importe par dessus tout, c’est de créer un espace. Or pour créer un espace il faut au minimum trois points. Utiliser des pseudonymes c’est comme placer des balises sur une surface, ce sont des repères, des pôles entre lesquels on peut circuler, tisser des liens. Les sons que je crée circulent régulièrement d’un projet à l’autre, d’un disque à l’autre. Un fragment d’un album peut devenir l’objet d’un nouvel album à part entière. C’est ce qui se passe pour le prochain EP “Circonstances 1-4” (à paraître chez Soundsaround en novembre): les 4

morceaux développent une idée amorcée dans le morceau "Circonstances" du disque "Lost Wax"... Je commence généralement un morceau à partir d'un sample ou d'un élément d'un morceau précédent. Une façon pour moi de maintenir ma musique toujours vivante, mouvante.

- Ce nouvel album a plus d'invités prestigieux (Rob Mazurek, Moritz Von Oswald, Julien Jacob...) que sur tes autres disques. Peut-on apparenter ça à un véritable travail de groupe ou à une succession de collaborations?

Il ne s'agit pas vraiment d'un travail de groupe, dans la mesure où, pour faire ce disque, j'ai enregistré (sur plusieurs mois) tous les artistes les uns à la suite des autres (ils jouaient sur des trames électroniques que je leur proposais). Ils n'ont donc jamais joué ensemble et la plupart de ne se connaissaient pas. J'ai ensuite récupéré tout ce matériau enregistré pour l'arranger seul, à ma manière, un peu à la façon d'un puzzle, ou plutôt d'un jeu à contraintes: tu as un ensemble de formes fixes, comment t'y prendre pour former un tout non seulement cohérent, mais surtout, qui porte ta griffe, ton écriture ? Un vrai défi la plupart du temps, d'autant plus qu'il s'agit de musiciens extraordinaires, possédant tous une réelle personnalité musicale, un son spécifique etc... et que je ne leur ai donné aucune contrainte, aucune direction au moment des prises. D'où un long travail d'écoute, de maturation, de choix etc...

- La tournée qui suit ce disque s'effectue avec un vrai groupe en revanche. J'imagine que les morceaux ont dû subir pas mal de réarrangements?

Là le travail est très différent. L'exact contrepoint du disque en fait. Au départ l'idée était: et maintenant que se passe-t-il si on recommence la même expérience, mais tous ensemble cette fois-ci ? C'est ce que nous avons tenté lors de la résidence à L'Olympic en juin 2007, qui nous a permis de lancer le projet scénique. Depuis, le Floating Roots Orchestra s'est produit à plusieurs reprises sous différentes formes (trio, quartet, quintet...) et dans différents contextes (festivals, salles de concert, galeries...). Chaque concert est unique, nous ne cherchons absolument pas à rejouer les morceaux du disque. J'utilise ceux-ci comme base pour de nouveaux développements, de nouvelles possibilités d'improvisation. Sur scène, tous les instruments ont un statut égal. Je suis celui qui lance la machinerie, mais je m'attache à rendre mon ordinateur le plus souple possible, de façon à ce qu'il puisse interagir plus profondément avec les autres musiciens.

- Vu la transformation du marché du disque, qu'est-ce qui continue à motiver à sortir des albums?

Tous mes disques récents sont sortis en numérique en plus du support physique. Le numérique est un bel outil de propagation du son, je n'ai aucun problème avec cela. Mais il me paraît personnellement impensable d'abandonner la fabrication d'objets physiques pour autant. "Lost-Wax", le disque du Floating Roots Orchestra est un très bel objet (dessiné par Sylvie Astié), qui comporte de nombreux éléments en plus de la musique (photos, matières, textes...). Je suis donc très attaché au format album, mais je sors également des pièces sonores sur le net, en cdr, en EP vinyle, je fais des créations pour la radio, des performances en solo ou en groupe etc... Il s'agit de ne pas se restreindre... Tout, autour de nous, semble nous dire: "vous devriez arrêter et rentrer chez vous, vous voyez bien qu'il n'y a pas de place pour vous ici". Manquerait plus qu'on les écoute...

Propos recueillis par Kalcha

-

## **Mouvement (04/07)**

### Futur Intérieur

Concevant la musique avant tout comme une mise en espace, Mathias Delplanque élabore des pièces (parfois sous des noms d'emprunts, dont le plus fameux est celui de Lena) à la fois prospectives et introspectives, sophistiquées et simples d'accès, au cœur desquelles il fait bon se mouvoir, et s'émouvoir.

"La période est réactionnaire, frileuse. je ne vois qu'une nostalgie malsaine autour de moi, un rattachement à des valeurs éculées. Le caractère cyclique de la pop (dans les années 1990, on était

nostalgique des années 1970, dans les années 2000, on est nostalgique des années 1980) est une des choses les plus déprimantes qui nous soit donnée à vivre. Je ne m'intéresse qu'aux artistes qui court-circuitent ce processus, ceux qui suivent leur logique propre". A la frilosité dont il fait, à raison, grief à notre peu exaltant temps présent, Mathias Delplanque, trente-trois ans, oppose une calme hardiesse, grâce à laquelle, depuis 2000 - date de son premier disque, "Journée Portes ouvertes", signé Bidlo -, il bâtit une oeuvre strictement indépendante, qu'en ce printemps 2007 la parution de plusieurs enregistrements concordants devrait porter à un bel épanouissement. De nature aussi variable que leur facture est impeccable, ces enregistrements paraissent sous deux identités différentes: à l'album "Le Pavillon témoin", splendide exemple de vagabondage sensible, que Mathias Delplanque publie sous son nom, s'ajoutent deux disques - un maxi, "Circonstances", et un recueil d'inédits et de remixes, "The Uncertain Trail" - composés sous le pseudo de Lena, projet orienté dub (tendance minimale) auquel deux albums ("Lane", en 2002, et "Floating Roots", en 2004) sortis antérieurement sur Quatermass, la division électronique de Sub Rosa, ont déjà valu à leur auteur une reconnaissance méritée. Sans rapport avec une quelconque pulsion schizophrénique, ces variations identitaires traduisent chez lui un fervent désir d'expression libre - doublé d'un fort souci de cohérence, à travers les diverses formes que cette expression peut revêtir -, et répondent à la volonté affirmée de ne se laisser enfermer dans aucun style - même si le dub a occupé, et continue d'occuper une place particulière dans son approche de la musique. "Je ne me considère pas comme un musicien dub, parce que, d'une part, ça ne recouvre pas la totalité de mon travail musical, et que, d'autre part, ma façon de faire du dub n'est pas très orthodoxe. Je suis sans arrêt en train de tirer le dub vers d'autres choses - ou inversement, de ramener ces autres choses vers le dub. Ceci dit, mon attachement à cette musique est réel et très profond. C'est une scène que j'ai découverte assez tard, à l'âge adulte - mais mon enfance en Afrique (et le bouillon de musiques traditionnelles, de reggae, de zouk et de disco dans lequel je baignais) a certainement dû me préparer à l'accueillir -, et qui affecte en profondeur l'ensemble de mon travail". Si du dub (et du bon!) s'écoule à foison de "The Uncertain Trail", son influence ne se fait guère sentir sur "Le Pavillon témoin": sans doute s'exerce-t-elle à ce niveau d'imperceptibilité où se creusent les fondations. Plus repérables, d'autres courants (la musique concrète, l'electronica, le folk, le krautrock, etc..) traversent ce pavillon pas banal - et hautement hospitalier, à tel point qu'on ne veut plus le quitter -, mais aucun ne se veut dominant. Aussi l'auditeur peut-il divaguer à sa guise, au son d'une musique étonnamment affranchie, dans laquelle la part d'utopie est, à l'évidence, primordiale. Elle l'est tout autant dans "SOL", performance live récemment mise en ligne par le netlabel Insubordinations, et dans "Ma chambre quand je n'y suis pas (Montréal)", longue plage atmosphérique au bord du silence, version stéréo d'une installation sonore présentée à Montréal en décembre 2004, dans le cadre du bien nommé programme de résidence Les Inclassables. Ce qui fait le lien entre toutes ces expériences, c'est le besoin, vital, de changer d'air(e). "La seule chose qui m'intéresse, c'est l'invention, l'apparition d'une forme nouvelle, qui est toujours une sorte de surgissement, de fulgurance".

Jérôme Provençal

-

**Dubzone.org** (10/03)

- La question rituelle pour commencer : que signifie le nom « Lena » ?

Il ne signifie rien, c'est juste un prénom. Celui d'une femme dans « Lumière d'Août », un roman de Faulkner : une femme enceinte qui erre dans la campagne américaine, au milieu des sauterelles.

- En plus de Lena, on te connaît sous les noms de Bidlo, DJ Jecho, Konstanz, Paul Shade... peux-tu nous en dire plus sur ces pseudonymes ? Correspondent-ils à autant de side-projects différents ? Et quelle est l'importance de Lena au milieu de tous ces noms ?

Tous mes projets sont liés les uns aux autres et découlent, d'une certaine façon, les uns des autres. C'est comme une sorte de famille que j'héberge... Je pense à ces noms comme à des personnages qui possèdent tous une certaine identité, un univers sonore que je tente de respecter. Lena fait du dub, Konstanz aime bien les sonorités très électroniques et les sons de boîte à rythme, Bidlo fait à

peu près ce qu'il veut, Jecho joue au DJ, l'œuvre de Paul Shade se résume, à ma connaissance, à un seul morceau... Ha oui, nouveau venu, Old Eb prend plaisir à massacrer les morceaux de Bidlo en les passant à la moulinette. Je fais aussi des pièces sonores plus électro-acoustiques sous mon propre nom.

- Peux-tu résumer ton parcours musical et les influences qui t'ont amené à faire du dub ?

J'ai passé mon enfance en Afrique, mais je ne sais pas si c'est vraiment déterminant. On écoutait du reggae bien sûr, mais plutôt Alpha Blondy. Et beaucoup de disco aussi, et de la musique africaine, zaïroise, ghanéenne etc... Le dub, je l'ai découvert tard, adulte, ça a dû faire résonner quelque chose... C'est cette énergie portée par la basse qui m'a séduit. Et le fait qu'on soit dans l'expérimentation tout en étant dans la musique « populaire ». Le dub, c'est de la recherche sonore, et pourtant on peut danser dessus, quelque chose comme ça...

- « Lane », ton premier album, rappelle beaucoup l'electro dub allemand. Pourquoi avoir choisi de t'exprimer dans ce style de dub plutôt que dans un autre? Juste une question de goût ?

C'est pas une question de style. C'est juste que je considère que la musique doit être innovante, et qu'en matière de dub, c'est en Allemagne que j'ai entendu les choses les plus originales ces dernières années. Pour que le dub reste vivant, il faut le transformer, pas répéter inlassablement les mêmes formules miracle. Pole a su faire ça, bien sûr, Maurizio aussi. Ce sont des sons qui m'ont influencé au début, et pourtant je pense que ma musique n'a que peu à voir avec Pole ou Maurizio. Nous n'abordons pas la musique de la même façon, et nous n'avons pas la même histoire musicale. Pole fait de la musique quasi improvisée, alors que chez moi tout est écrit. Quand « Lane » est sorti, les articles n'arrêtaient pas de parler de minimalisme, ce qui est complètement idiot : il n'y a absolument rien de minimaliste dans ma musique, c'est au contraire la jungle sonore qui m'intéresse.

- « Lane » est sorti il y a un an. Es-tu satisfait de l'accueil qu'il a obtenu dans la presse et auprès du public ? A-t-il eu des échos à Berlin ?

« Lane » a eu un bon succès d'estime, j'ai eu de bons retours d'un peu partout dans le monde, mais il a été mal distribué, mal « mis en place » comme disent les professionnels de la profession. Donc pour un album sorti sans aucune promo, je suis assez content. Même si j'espérais que ça me ferait jouer plus sur scène, par exemple, ce qui n'a pas été le cas, vu que très peu de monde a été au courant de sa sortie...

- Un petit mot sur Quatermass, ton label ? Quels styles produit-il à part le dub ?

C'est au départ ce qu'on peut appeler un label d'electronica, et c'est une sous-section du label Subrosa. Je crois qu'ils tendent à se diversifier pas mal, en sortant du hip hop, de l'electro etc... C'est en général assez barré et de bonne qualité.

- Quel regard portes-tu sur la scène dub française ?

D'abord je connais peu de choses, et le peu que je connais vient de quelques lives entr'aperçus. En général, je ne m'y retrouve pas trop, je pense que pour beaucoup, ces groupes viennent du rock et de la scène, ce qui n'est pas mon cas. Mais je découvre des choses intéressantes, chez Bangarang notamment, ou chez Sounds Around, un label à suivre je crois...

- Es-tu en contact avec d'autres groupes (français ou étrangers) et envisages-tu des collaborations ? Eventuellement avec des chanteurs/teuses ?

Daniel Meteo (moitié du duo Bus, un des meilleurs groupes de Scape, et patron du label Meteo Sound) va faire un remix sur le prochain album. De mon côté, je me suis mis à travailler avec des chanteurs : MC Tablloyd et Black Sifichi.

- On dit que tu as fait la première partie d'Adrian Sherwood. Quelles impressions ?

C'est toujours intéressant de voir des gens bien rôdés à un instrument particulier, là en occurrence : la table de mixage 48 pistes, associée à deux tours de racks d'effets... Je me souviens aussi d'Aba Shanti, qui fait des sets d'une puissance sonore monstrueuse, à l'aide d'une seule platine vinyle et de galettes de reggae des années 70.

- Comment composes-tu, et dans quel ordre ? Commences-tu par les rythmes, les basses, les mélodies, les sons d'ambiance... ?

Je mets en général beaucoup de temps à faire un morceau, et celui-ci est le fruit de nombreux remixages successifs. Je commence toujours par le groove, qui peut venir d'une ligne de percussions, mais aussi d'un enchaînement d'accords. Il faut qu'il y ait une « machinerie » qui se mette en place, que ça tourne parfaitement, comme tout seul. J'essaye d'être « dans le son » du début à la fin : la vieille méthode « d'abord j'écris, puis je mixe » m'est totalement étrangère et chez moi toutes les étapes sont mêlées. Je n'utilise plus de samples, sauf éventuellement (dans le second album) quelques éléments vocaux très brefs.

- Sur quel matériel travailles-tu ? As-tu des machines et/ou logiciels de prédilection ?

Je travaille sur le logiciel qui sert à faire les disques de Céline Dion et des trois quarts de la pop mondiale... Sinon, je n'ai pas d'outil de prédilection, je travaille avec tout ce qui me passe sous la main, ce qu'on me prête etc... Mon studio n'est pas un endroit intéressant, il est assez impersonnel...

- A quand le prochain album ? Faut-il s'attendre à une évolution de ton style ? Vas-tu persister dans l'utilisation des sons d'insectes et autres grésillements qui font la spécificité de « Lane » ?

Le second album sortira au début de 2004 et s'appellera « Floating Roots » (toujours chez Quatermass). Il y aura donc des morceaux avec les voix de Tablloyd et Black Sifichi, et quelques instrumentaux. Il n'y aura plus de sons d'insectes, et ça sera dans l'ensemble plus groovy que le premier album. J'ai beaucoup travaillé sur les sons de percussions et les textures en général.

- Quels disques écoutes-tu en ce moment ?

J'écoute beaucoup d'electro. Je déteste tout ce qui est sorti du revival 80's ces dernières années, mais j'ai toujours aimé les artistes qui sont vraiment dans l'electro depuis toujours. En ce moment, je me saoule par exemple avec des disques issus de la galaxie Dopplereffekt/The Other People Place/Japanese Telecom/Drexciya etc... Sinon, du hip hop nouvelle vague comme Buck 65, et sinon de la musique electroacoustique comme celle du label Empreintes Digitales.

Propos recueillis par 2D

-

## Musiques et cultures digitales (02/03)

LENA : le dub dans la brousse des fantômes...

Avec Lane, MATHIAS DELPLANQUE alias LENA nous entraîne vers les territoires du dub crépusculaire... En guise de guide, une ligne de basse profonde et hypnotique, soulignée par une trame mélodique et quelques "clicks", embarque l'auditeur dans un labyrinthe rythmique. Ce minimalisme vibratile d'une lenteur et pesanteur calculée est actuellement à l'honneur outre-Rhin (Scape, Chain Reaction, etc) et Mathias a succombé aux charmes de ces compositions "fantomatiques" qu'il inscrit sur un arrière-plan très personnel et littéraire. Décryptage d'un univers musical particulier.

"Lena est effectivement le nom d'un des personnages du roman de William Faulkner, "Lumière d'Août". C'est une femme enceinte complètement paumée qui marche pendant tout ce roman sur les chemins poussiéreux du Mississippi, au milieu des insectes. Je tenais à ce que ce soit un prénom féminin qui soit associé à mon projet DUB. Cela dit, bien que Bastien Gallet [1] considère comme logique le fait que je sois signé sur Quatermass compte tenu de certains indices &mdash; "Quatermass and the Pit", les insectes, la musique, Deleuze, le Dub... &mdash;; ce n'est au départ qu'une rencontre fortuite et cette signature s'est faite dans les règles de l'art (envoi d'une démo, etc...).

En ce qui concerne l'intitulé des morceaux, "Zahir" provient du titre d'une nouvelle de Borges. Le Zahir serait une entité qui existe depuis le début des temps, sous des formes diverses: une pièce de monnaie, une phrase dans un livre, un animal... Alors, pourquoi pas aussi un morceau de musique de Lena... Les "Entomodubs" portent ce nom car ce sont des dubs qui comportent des bruits d'insectes extraits d'enregistrements édités par l'INRA. Il y a une analogie entre les insectes et les machines. Les insectes produisent des sons mécaniques et répétitifs, des rythmes, des fréquences. Ce sont des sons très riches qui se modulent facilement. Quant au titre "Dying Bug Dub", cela se passe de commentaire...

D'autre part, le titre "Paspanga" provient du quartier où je vivais à Ouagadougou : je suis né au Burkina. "Zone du Bois" étant le nom d'un autre endroit de cette ville. Dans mon enfance, j'ai donc baigné dans le highlife, la salsa zaïroise et plein d'autres musiques du même genre. À mon retour en France, dans les années 80, j'étais désarçonné par la musique qui était diffusée par les radios. L'horreur ! Mais je me souviens de quelques éclairs : Art Of Noise, Spike Jones et Pierre Henry par exemple... Plus tard, me sont parvenues des bribes de musique industrielle avec Einstuerzende Neubauten : les musiques composées avec des bruits m'ont toujours fasciné. Je suis passé par les Beaux-Arts où j'ai fait de la sculpture et, même si j'ai suivi des cours de musique pendant mon enfance et mon adolescence, je ne me suis mis à la musique qu'assez tard. En 1998. J'ai commencé par réaliser des choses sous le nom de Bidlo, dont le premier disque est sorti sur un label anglais nommé Harmsonic en 2000. Le second album est actuellement en préparation. Lena est mon deuxième gros projet.

Le dub, c'est un double. Un dopplegänger... C'est un fantôme qui passe à travers les murs, et dont les échos et les basses résonnent de la cave au plafond. J'aime les structures ouvertes, et le dub est une forme musicale fondamentalement aérée. C'est une musique souple et solide. J'ai découvert la scène dub allemande en 1998 avec le morceau "Tanzen" de Pole, puis avec Rhythm & Sound. Une révélation ! Un son chaleureux, profond, réconciliant. Du dub en 3D, alors que le dub digital anglais (que j'aime aussi beaucoup) est plus linéaire, horizontal. Je me sens très proche de la mouvance allemande &mdash; j'ai un projet de recueil de remixes où se retrouveront certains noms de cette scène ; même si je mets plus l'accent sur les rythmiques. J'y tiens énormément. Un bon morceau est souvent, pour moi, un morceau rythmiquement intéressant; même si on n'y entend aucun son de percussion... Live, je joue d'ailleurs généralement plus vite, avec plus de pied. Et je me produis avec un batteur, Félix Amoussa, un MC, Lucky Buzz, et quelques autres musiciens que j'invite régulièrement : Unkl'Benz, Charlie O, Robin et Andrew Blick du groupe Blowpipe.

Ce premier album de Lena est très (trop ?) écrit. Les morceaux sont constitués de nombreuses couches superposées. Je voulais faire un disque riche, avec beaucoup de sonorités différentes, imbriquées les unes dans les autres. C'est une espèce de jungle sonore inextricable. Dans le

prochain, je tenterai de donner une place plus importante à l'improvisation et au hasard. Notamment grâce à des collaborations avec les chanteurs. Cela dit, faire du dub signifie toujours travailler sous l'influence d'une forte tradition et accepter certaines contraintes (qui font que ce que tu fais EST du dub et non un autre style). Bien sûr, j'essaie de transformer ces contraintes et cet héritage, d'en faire quelque chose de neuf, quelque chose qui m'appartient en propre. Et quand un morceau sort trop de cette sphère dub, je le "transfère" vers mon projet Bidlo - le 2e album est pratiquement fini - et je le transforme, je le développe cette fois sans aucune contrainte stylistique. Dans les prochains albums de Bidlo et Lena, on retrouvera donc des éléments de base identiques mais développés de deux manières différentes sans qu'il s'agisse pour autant de remixes: les morceaux de Bidlo sont en quelque sorte des dubs "dédubisés"...

Aujourd'hui, les musiques électroniques n'en finissent plus de se disloquer et je trouve ça très bien &mdash; signe que des choses nouvelles vont surgir... Je suis un fervent adepte de recyclage. C'est ma passion. Je tiens à aller le plus loin possible dans la production de mes morceaux. Je n'ai aucune envie que mes albums soient mixés par quelqu'un d'autre. Je ne lâche l'affaire qu'au moment du mastering, parce que là c'est important que ça soit quelqu'un d'autre qui le fasse à ma place (même si je reste dans la pièce !!!). Je tiens à préciser que gagne ma vie en testant des instruments de musique électronique et que je fais également un peu de mastering pour d'autres musiciens électroniques, histoire de signifier que je ne suis pas complètement autiste... Mais il faut que je sois seul pour travailler dans mon studio. Composer un morceau est un processus long et solitaire, c'est comme écrire un roman.

[1 Bastien Gallet, Le boucher du prince Wen-houei : enquêtes sur les musiques électroniques, p. 39/40, Musica Falsa]

Propos recueillis par Laurent Diouf.

-

**Extrait de "Le boucher du prince Wen-Houei. Enquête sur les musiques électroniques" de Bastien Gallet (Ed. Musica Falsa 2002)**

Quatermass and the Dying Bug

Lorsqu'un disque se refuse à livrer un sens quelconque, il est recommandé de jeter un œil sur ses alentours immédiats : textes d'accompagnement, inscriptions diverses, images ornant le livret intérieur, titre des morceaux, voire nom des personnes remerciées. Je voudrais soumettre à cette analyse contextuelle et paramusicale un album sorti en juillet 2002 sur le label bruxellois Quatermass (frère siamois de Sub Rosa). Son titre &mdash; LANE (chemin) &mdash; est l'anagramme du nom de son auteur &mdash; LENA, pseudonyme emprunté à un personnage de William Faulkner, dont on trouve le nom dans la liste des remerciements : Lena est la femme enceinte de Lumière d'août. On voit sur la pochette trois personnes à moitié nues remontant une rivière au milieu de la jungle devant un immense cercle noir en surimpression. Quatre morceaux de l'album forment une série intitulée "Entomodub" (numérotée de 1 à 4) et la deuxième page porte ce titre étonnant : "Dying Bug Dub" (littéralement : dub de l'insecte mourant). Il se trouve que Quatermass est le nom du personnage principal d'un film de science-fiction anglais de 1967 (Quatermass and the Pit : Five Million Years to Earth) dans lequel on apprend que des insectes martiens se seraient perpétués sur terre en implantant leurs gènes dans les corps d'un groupe choisi d'australopithèques, leur confiant en héritage goût pour la connaissance et soif de sang. Dans Lipstick Traces, Greil Marcus consacre plusieurs pages à ce film qui, explique-t-il, produisit sur lui une sensation comparable à celle qu'il éprouva le soir du 14 janvier 1978 pendant le concert des Sex Pistols au Winterland de San Francisco, le dernier de Johnny Rotten en tant que membre du groupe (1). La découverte du professeur Quatermass, celle d'une mémoire phylogénétique extra-terrestre au cœur de l'ADN humain, est celle de Greil Marcus découvrant sous les élucubrations blasphématoires de Johnny Rotten (de son vrai nom John Lydon) les traits de l'hérétique Jean de Leyde. Proclamé roi de la ville de Münster en mai 1534, il finit, après un an et demi de siège, torturé au fer rouge, exécuté en place publique et suspendu dans une cage au clocher d'une église sur les ordres de l'évêque luthérien local. Des chants gnostiques aux prières des Frères du Libre Esprit (communauté dont Jean de Leyde était membre) et des glossolalies pentecôtistes aux onomatopées de Little Richard (qui fut

longtemps évangéliste) comme de Jean de Leyde à John Lydon, Greil Marcus tire le fil souterrain d'une persistance atavique, authentique survivance des formes au sens de la Nachleben de l'historien d'art Aby Warburg (2). Les sons comme les images se survivent, ils reviennent après des siècles de latence hanter notre présent, fantômes vivants d'un lointain passé venus troubler le cours qu'on croyait linéaire de l'histoire des hommes. Les insectes martiens du professeur Quatermass n'en finissent pas d'agoniser sur le chemin (lane) qu'entre le Kingston des années soixante-dix et le Berlin des années quatre-vingt-dix Lena ne cesse de retracer : des stridulations de nos ancêtres aux craquements entomologiques du dub et des premières versions du dub jamaïquain aux bugs numériques de Stefan Betke, producteur berlinois plus connu sous le nom de Pole. Le chemin d'eau qui mène au cercle (soleil ?) noir et celui, plus sinueux, qu'emprunte le personnage de Faulkner sont des chemins de mort et de vie. Mathias Delplanque (3) (producteur de Lane dit le dos du CD) nous raconte en musique des histoires de fantômes. Zahir.

(1) Lipstick Traces : une histoire secrète du vingtième siècle, traduit de l'américain par Guillaume Godard, éd. Allia, 1998, pp. 102-114.

(2) Sur Aby Warburg et sa théorie des images, voir l'ouvrage volumineux de Georges Didi-Huberman, L'image survivante : histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg, éd. de Minuit, 2002.

(3) Mathias Delplanque possède, en plus de Lena, au moins un autre nom : Bidlo, auteur hétéronyme de l'album Bilder sorti sur le label anglais Harmsonic. Il est aussi l'auteur d'une œuvre encore inédite et non signée intitulée : Ma chambre quand je n'y suis pas.

-